



ANALYSER

“LA PAROLE NOUS ÉCHAPPE”

Notre époque est à la transparence, c'est même devenu une obsession, pour partie bénéfique. Mais pouvons-nous aborder tous les sujets ? Est-ce seulement souhaitable ? Pour **Valérie Blanco**, psychanalyste, il s'agit surtout d'apprendre à « bien dire ».

Propos recueillis par **Stéphanie Torre**

Psychologies : Depuis le printemps, le projet de loi visant à lutter contre la haine sur Internet fait débat. Selon certains, ne plus pouvoir « tout dire » met en danger la liberté d'expression. Qu'en pensez-vous ?

V.B. : Ce qu'il faut rappeler, c'est que, depuis plus d'un siècle, la loi ne nous permet pas de tout dire : injures et diffamations sont passibles de sanctions pénales très lourdes. Le texte récemment adopté par l'Assemblée nationale¹ à propos du Net ne vient que le réaffirmer : parce que nous vivons en société et, donc, dans un rapport civilisé à l'autre, nous devons nous soumettre à certaines règles de langage. Le hic, c'est que, depuis quelques années, l'avènement des réseaux sociaux a laissé penser à certains qu'une levée totale des inhibitions était possible, notamment grâce à l'anonymat, à l'écran qui fait écran... La Toile est devenue un déversoir, l'heure n'est plus du tout au discernement. Pas >>



**VALÉRIE
BLANCO**

Psychanalyste, elle a publié *Dits de divan, notions de psychanalyse illustrées d'extraits de séances* et *L'Effet divan, éloge de la psychanalyse à l'usage de ceux qui veulent déployer leurs ailes*, deux ouvrages qui permettent de découvrir de l'intérieur les ressorts de la cure analytique (L'Harmattan).

>> étonnant, dans ce contexte, que la législation s'en mêle, et nous oblige à faire un pas en arrière. C'est peut-être le prix d'une régulation nécessaire.

Dans notre vie quotidienne, qu'est-ce qu'il nous est interdit de prononcer ?

V.B. : La loi condamne la parole à caractère raciste, sexiste ou homophobe, notamment. Mais ce ne sont pas les seuls mots interdits. Ce qui ne peut être dit dans la vie de tous les jours, c'est globalement ce qui « dé-range » l'autre, les autres, donc l'ordre symbolique. Et cela a souvent trait aux deux sujets intraitables pour le psychisme humain : le sexe et la mort. Ainsi, à moins d'une psychose sévère, qui prive de rapport à l'autre, ou d'une grave perversion, qui fait sans interdits, nul ne se permet de demander à une personne âgée, par exemple : « Ça fait quoi de savoir que vous allez bientôt mourir ? » Il existe, entre nous tous, de l'indicible. Fort heureusement.

Quel est cet indicible ?

V.B. : La sagesse populaire le sait et le répète : toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais, au-delà de cette question, c'est à une autre illusion tenace qu'il faut savoir, un jour, s'attaquer : dire la vérité nous est tout à fait impossible. Nous en sommes incapables. Pourquoi ? D'abord, parce que la vérité – la « varité » comme disait Jacques Lacan [néologisme soulignant la « variété » de la « vérité », ndlr] – a structure de fiction : quand nous parlons, nous nous adressons à l'autre à partir de notre propre structure langagière, notre propre rapport aux mots... Qui diffère forcément de celui de notre interlocuteur. À partir de là, on peut donc considérer que toute vérité est, en réalité, à géométrie variable, ce qui la rend inaccessible. Pour preuve, il suffit de nous écouter parler : très souvent, notre message rate sa cible. Parce que la parole nous échappe, ne dit pas ce que l'on croit, produit de l'équivoque et parfois même des dégâts.

Vous dites que le langage ne peut pas tout exprimer. Quel paradoxe, quand même !

V.B. : C'est une réalité. Pour chacun de nous, le langage est forcément incomplet ! Dès qu'ils commencent à parler, les enfants le mesurent déjà : impossible de « tout dire » de ce que l'on veut ou ce que l'on ne veut pas. Les mots ne suffisent jamais à parler de notre désir. Et, à l'âge adulte, rien ne s'arrange, d'où, parfois, cette impression que nous connaissons tous de « parler chinois ». Par ailleurs, lorsque nous traversons certains moments de vie, grande joie ou grande peine par exemple, nous sommes obligés d'en faire le constat : nous sommes incapables de tout mettre en mots.

En cas de deuil, impossible de décrire la totalité de la détresse par laquelle on passe...

Le langage peut ainsi devenir traître...

V.B. : Souvent, il nous trahit, oui. Peut-être parce que « ce qu'on dit-ment », comme disait encore Lacan. Mais est-ce une raison pour s'en méfier, au risque de ne plus oser parler ? « Tout refus du langage est une mort », a écrit Roland Barthes. Parce que c'est notre spécificité humaine : nous sommes des sujets parlants. Ce n'est donc pas parce qu'on ne peut pas « tout dire » qu'on ne peut pas, au moins, essayer d'en « dire quelque chose ».

Essayer de dire quelque chose de soi, c'est cela la proposition de la psychanalyse ?

V.B. : Oui. Et il peut paraître paradoxal que ce que nous demandons à nos patients, c'est justement de dire, quand bien même nous savons qu'ils ne peuvent pas tout dire. Mais l'invitation que nous leur adressons est celle-ci : « Dites ce qui vient, y compris ce qui vous dérange le plus. » Il ne s'agit plus, dès lors, pour les analysants, de chercher à y mettre les formes, de faire des jolies phrases, de dire des mots savants pour impressionner leur analyste... Mais simplement d'essayer de bien dire, c'est-à-dire de dire au plus juste de l'indicible, afin de mieux cerner ce qu'il en

“Essayer de bien dire, c'est une façon de réduire le malentendu inévitable entre deux humains”

est. Concrètement, cela signifie qu'il s'agit d'abord de se laisser parler, pour entendre les formations de l'inconscient (lapsus, actes manqués...) et leur logique souterraine. Car notre inconscient, c'est-à-dire ce qui nous gouverne à notre insu, s'exprime et que « ça » parle à notre place. Parfois même à notre corps défendant : ce que cache mon langage civilisé, mon corps le clame parfois comme un enfant entêté...

L'analyse consiste donc à approcher de ce qui ne peut pas se dire ?

V.B. : Tout à fait, et à apprendre à faire avec. C'est-à-dire à être dans l'acceptation d'un « mi-dire ». En analyse, on tourne et retourne les mots, on les use jusqu'à la corde, jusqu'à resserrer le noyau de l'indicible. Et le rôle du psychanalyste est de lire ce qui se dit plutôt que d'entendre ce qui est dit... La visée ? Amener les patients à réduire le malentendu auquel nous condamnons le langage, pour trouver d'autres arrangements possibles avec nos mots et notre histoire. Progressivement, la démarche analytique permet ainsi d'accéder à une parole plus vraie, à un discours qui soit une mise en acte de notre subjectivité et nous met sur la voie de la réalisation de notre désir.

Et à créer des liens plus authentiques ?

V.B. : Dans la mesure du possible. Essayer de bien dire, c'est une façon de réduire le malentendu inévitable entre deux humains. Mais parfois, il arrive que l'on soit face à des murs incapables d'entendre, et il faut alors se souvenir que l'important n'est pas que l'autre écoute, mais que nous, nous ayons pris le risque de parler. Parce que prendre la parole, c'est accepter de devenir sujet de sa propre histoire, et cela a souvent des effets bénéfiques.

Y a-t-il un « bon moment » pour « bien dire » ?

V.B. : Pour bien dire, il faut d'abord sortir de la monstration, c'est-à-dire de la forme, pour favoriser le fond. Mais cela nécessite que l'émotion ne prenne pas le

dessus sur le verbe. Dans mes consultations, je reçois ainsi des parents qui reconnaissent hurler régulièrement sur les enfants quand ils rentrent le soir et se sentent à bout de nerfs. Ce que je leur conseille ? D'abord, de parler autrement à leur progéniture. De changer de ton. Car c'est le mi-dire qui permet de se faire entendre, parce qu'il laisse de la place à des blancs, à des espaces dans le discours pour que l'autre vienne y loger son interprétation et puisse faire quelque chose du message qu'on lui adresse.

C'est vrai que les parents ont de plus en plus souvent l'impression de ne pas trouver les bons mots avec leurs enfants. De ne plus être entendus ?

V.B. : Ils voudraient souvent être davantage écoutés, obéis, mais aussi que leurs enfants leur parlent, se confient. Mais, comment leur donner envie de prendre la parole quand nombre de pères et de mères préfèrent encore taire certains faits, pourtant importants pour la famille, au motif qu'ils veulent « protéger » leurs petits ? Un enfant à qui on ne dit pas que son grand-père est mort « pour ne pas le choquer », par exemple, devient souvent la proie de son imaginaire, car il détecte la tristesse ambiante, mais n'a aucun mot à mettre dessus. Parlons à nos enfants. Expliquons. Pas tout, pas n'importe quand ni n'importe comment bien sûr, mais avec le respect qu'on leur doit puisqu'ils sont déjà des personnes. Engageons la parole, sans mentir et sans hurler. J'insiste sur ce point : le cri tue toujours le message.

Pourtant, on a vu, avec #BalanceTonPorc, que les femmes avaient besoin de pousser un cri d'alerte. De libérer leur parole... Pour guérir ?

V.B. : Ce qui est intéressant dans ce mouvement, c'est le fait que « balancer » est déjà un moyen, pour les femmes, de se récupérer comme sujet. Celles qui décident de dénoncer ne sont plus ainsi « objets d'un abus », autrement dit victimes, mais redeviennent des « parlêtres » qui se défendent par les mots : « Je prends la parole donc je suis. »

1. Proposition de loi, adoptée par l'Assemblée nationale, visant à lutter contre les contenus haineux sur Internet, n° 645, déposée le 9 juillet 2019 et renvoyée à la Commission des lois constitutionnelles, de législation, du suffrage universel, du Règlement et d'administration générale.